

# Emile RIPERT

Dans ses quinze ans  
était Mireille...

Emile RIPERT

Dans  
ses quinze ans  
était Mireille...



ÉDITIONS DE LA REVUE DES POÈTES  
*Librairie Académique PERRIN et C<sup>ie</sup>*

ÉDITIONS DE LA REVUE DES POÈTES  
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS,  
PARIS-VIe

*Pour Mireille Ripert*  
(19 août 1914 – 4 juin 1930)

Extrait du Livre de la Sagesse (Chap. IV. v. 7-12).

*Pour le juste, que la mort vienne prématurément, il n'en sera pas autrement troublé. Car ce n'est point la durée qui donne son prix à la vie, ni le nombre des années qui rend l'âge vénérable: c'est la sagesse de l'esprit et la blancheur de l'âme, et non celle des cheveux.*

*Bien qu'ayant peu vécu, il a fourni une pleine carrière, car son âme a su plaire à Dieu. Et Dieu l'a retiré d'entre les pécheurs, de peur que le mal ne vienne à corrompre son esprit et à pervertir son âme.*

(Epître de la messe propre de Saint-François Caracciolo du 4 juin 1930).

## I

*Dins si quinge an èro Mirèio.*  
(F. Mistral)

Dans ses quinze ans était Mireille...

Qu'il est affreux, cet imparfait  
Imparfait, hélas! trop parfait,  
Puisqu'il nous indique à merveille  
Qu'elle s'est fixée en effet  
Dans la perfection dernière  
D'on ne sait pas quelle lumière.

Elle *était*... Vous comprenez bien  
Ce que ce temps nous signifie...  
Il faut, n'est-ce pas? qu'on se fie  
A la grammaire... Tout ou rien...  
C'est important, le temps des verbes...  
Elle *était*... Donc elle *n'est* plus!

Elle est sous la pierre et les herbes  
Un pauvre corps plus que perclus,

Ou bien dans les airs absolus  
Une âme qui du verbe: — *Être*  
Connaît toute la vérité...  
Mais ce qu'ici elle a été,  
Ce qu'elle nous laissait paraître,  
En passant au milieu de nous,  
Cela n'est plus... À deux genoux  
Nous avons beau prier le maître,  
Qui se dérobe à nos regards,  
De nous rendre cette apparence,  
Nous avons beau, fiévreux, hagards,  
Heurter notre désespérance  
Aux noires portes du tombeau,  
Prier, pleurer, — nous avons beau  
Tordre nos mains vers le ciel triste,  
Être la voix, qui, morne, insiste,  
En redemandant notre bien,  
Nous savons qu'il n'en sera rien  
Et que toujours à notre oreille  
Retentira cet imparfait,  
Contre lequel rien en effet  
Ne fait rien, n'a jamais rien fait:

Dans ses quinze ans *était* Mireille...

\*

\* \*

Mais aussi pourquoi si souvent  
Ai-je redit, trop émouvant,  
Ce vers au rythme autoritaire?  
Pourquoi dès l'âge de sept ans,  
Ai-je, dans la demeure austère  
D'un grand-père aux cheveux flottants,  
Découvert, avec une extase  
Que ne traduisait nulle phrase,  
Epelé, sans savoir encor  
Qu'elles commanderaient mon sort,  
Ces huit lettres mystérieuses,  
Ces trois syllabes merveilleuses,  
Qui depuis m'ont toujours guidé  
Aux chemins de la Poésie  
Ou s'avancait ma fantaisie?...  
Ah! pourquoi donc, intimidé

Devant ce livre plus étrange  
Que les autres que l'on voyait,  
Ai-je, radieux, inquiet,  
Senti glisser des ailes d'ange  
Sur ce titre prédestiné?  
Et, plus tard, tandis qu'obstiné  
J'élucidais, page par page,  
Tous les secrets de son mirage  
Le grand secret que, jamais las,  
J'y cherchais, ne le trouvant pas,  
N'était-ce pas celui-là même  
De ta vie et puis de ta mort,  
De ton énigmatique sort,  
O mon petit et grand poème,  
Plus vivant dans l'Eternité  
Que celui dont tu as porté  
Le nom sur notre pauvre terre  
Dont tu traversas le mystère?...

\*

\* \*

Et maintenant pourrai-je encor  
Le rouvrir, ce livre suave  
Et déchirant? Dans quel soir d'or,  
D'un geste qui sera plus grave,  
Oserai-je prendre en mes mains  
Ces pages, qui m'accompagnèrent  
Autrefois sur tant de chemins,  
Et surtout ces pages dernières  
Ou Mireille s'affaisse et meurt  
Dans la défaillante douceur  
D'un crépuscule de Provence?...  
Je ne puis y songer d'avance...  
Mais, hélas! je sais que toujours,  
Sans avoir nul besoin de livre,  
Je n'aurai simplement qu'à vivre  
Les jours, les jours après les jours,  
Pour entendre, à jamais pareilles,  
Toujours, toujours, à mes oreilles,  
Par-delà tout l'humain effort,  
Ces trois syllabes qu'ensoleille  
Le soleil sombre de la mort,  
Les trois syllabes de Mireille.

## II

Elle était *guide* dans les *scouts*;  
Elle avait une robe bleue,  
Et suivait, se prenant au jeu,  
Une *cheftaine* qu'on écoute...

Elle allait sur les coteaux verts,  
Chantant le chant de la jeunesse,  
A travers les chênes-kermès,  
Les bois de pins, les routes claires...

Et maintenant est-ce qu'on sait?...  
Dans quel pays, sur quelles routes,  
Est-elle *guide* dans les *scouts*,  
Dans quel pays, de quel lycée?

## III

Il est sur la colline un quai d'embarquement  
Au milieu des grands pins au tronc souple et sonore;  
De blancs vaisseaux y sont à l'ancre, longuement  
Ou peu de temps, selon des ordres qu'on ignore.

Chacun attend son heure avec sa cargaison,  
Qui, plus ou moins légère, au gré des brises flotte,  
Et, pour gagner un jour le plus bel horizon,  
Il guette le signal d'on ne sait quel pilote...

C'est de là que ta barque, en la tiédeur de Juin,  
S'en est allée au soir d'une belle journée,  
Là-bas... là-bas... là-bas... si loin... si loin... si loin  
Que nous ne savons plus ni l'heure ni l'année,

Où nous verrons vers nous revenir le vaisseau,  
Tout blanc de la blancheur qu'ont les lits de clinique  
Qui nous ramènera, dans un divin sursaut,  
L'enfant docile et douce à la tendresse unique...

Mais non, c'est nous, enfant, qui nous embarquerons  
Sur un quai tout pareil ou d'une autre manière,

Et qui, portés vers toi sans vent, sans avirons,  
Verrons grandir au loin le pays de lumière,

Où tu vis, attendant ceux qui n'ont pas encor  
Reçu l'ordre de route et la carte marine,  
Et tremblent, au moment de s'éloigner du port,  
En écoutant leur cœur battre dans leur poitrine...

Alors, ma douce enfant, sois là-bas sur le quai,  
Parmi les habitants de ces pays étranges,  
Et sitôt que, craintifs, nous aurons débarqué,  
Petite *guide*, guide-nous parmi les Anges

#### IV

À travers les genêts en fleurs  
Nous avons mené son cortège...  
Son cortège?... Une mère en pleurs,  
Un père, un Félibre, et que sais-je  
Encore? Un bon curé tout blanc  
Sous sa chasuble toute noire,  
Un doux cheval un peu tremblant,  
De vieilles dames en ivoire  
Et des orphelines gris-fer  
Tenant bien sagement leur cierge...  
Du soleil, Juin, le ciel bleu-clair,  
Voilà tout, ô petite vierge,  
Ce qui menait ce matin-là  
Le deuil blanc de ton innocence,  
Sans vaine pompe et vain éclat,  
Dans ce beau printemps de Provence...

À travers les genêts en fleurs  
Des Fête-Dieu de notre enfance,  
Pour cette fête de douleurs  
Nous étions là seuls, sans défense  
Contre la mort qui te prenait.  
Nous avions beau mettre des roses  
Sur ton cercueil, et du genêt,  
Il y tombait aussi les proses  
Terribles de ce moment-là,  
Les dures proses de l'Église:  
*Dies irae, dies illa,*

*Solvat sæclum...* Certes il se brise,  
Avec le siècle aussi, le cœur,  
Quand il entend sur lui descendre,  
Impérieux, ailé, vainqueur,  
L'hymne farouche au goût de cendre!  
Et voici que les villageois  
Mettaient de maladroite sorte  
Leurs chapeaux au bout de leurs doigts;  
Les villageoises sur leur porte  
Se signaient... Avec un salut,  
Ayant tout dit, le bon vieux prêtre  
S'en allait... Il ne fallait plus  
Que l'Église, au moment où l'être  
Va se dissoudre dans le sol,  
Fût présente à la catastrophe,  
Puisque l'âme avait pris son vol  
Et que, montant comme une strophe  
Vers le matin essentiel,  
Elle entrait dans cette autre sphère  
Que l'on nomme ici-bas le ciel...  
Ah! ce n'est pas petite affaire  
De comprendre ces vérités...  
Seigneur, si nous doutons encore,  
Épargnez vos sévérités  
À ce pauvre cœur qui s'ignore  
Et qui tâtonne dans la nuit...  
Voyez quelle est notre misère,  
Notre détresse et notre ennui...  
Vous était-il bien nécessaire  
De reprendre cette enfant-là?  
Si cette chose était utile,  
Il faut nous expliquer cela  
Notre cœur n'est pas si futile  
Qu'il se refuse à le vouloir  
Si nous savons la raison d'être...

Ah! si je reviens quelque soir  
Revoir cette église champêtre  
Où vous m'avez tant accablé,  
Alors je comprendrai peut-être  
Que notre corps comme le blé  
Doit être recouvert de terre  
Pour monter vers l'Azur un jour,  
Et pour donner, autoritaire,  
La vie éternelle à l'Amour.

## V

Quand elle était petite, elle voulait m'attendre  
Le soir, si je rentrais un peu tard, pour m'ouvrir,  
Et j'entendais ainsi son pas léger descendre  
L'escalier noir et puis vers la porte courir

Et, tandis qu'au dehors la nuit d'encre et de cendre  
Tendait ses draps où tous les feux allaient mourir,  
Je retrouvais l'accueil ingénu, doux et tendre,  
De la tiède maison où tout allait fleurir...

Maintenant la voilà dans cette autre demeure,  
Où, ne dormant jamais, on nous attend toujours,  
Où le Jour et la Nuit ne sont qu'une même heure...

Ah! quand j'aurai fini la course de mes jours,  
Une dernière fois, ô ma petite morte,  
Viendras-tu dans la nuit m'ouvrir encor la Porte?

## VI

Léopoldine et Julia,  
Qui s'en allèrent, il y a  
Déjà de bien longues années  
Et tant de jeunes destinées  
Qu'un sort précoce délia  
Comme toi si vite fanées,  
Juliette et Ophélie,  
Et cette Rose que Malherbe  
Chanta dans Aix pour l'univers,  
Et Louise que, moins superbe,  
Brizeux dit en de simples vers,  
Evangeline et Virginie,  
Toutes celles que le génie  
Vit naître, vivre et puis mourir  
Au moment même de fleurir,  
Et Mireille enfin, dont tu portes  
Le doux nom pour l'Éternité,  
Mireille, qui n'a pas été,  
Mais qui pourtant dans la clarté

Guide nos âmes vers les portes  
Du bleu royaume illimité,  
Toutes les pâles jeunes mortes,  
Toutes tes sœurs, douces et fortes,  
Dont les poètes ont chanté  
La grâce et la fragilité,  
Toutes les filles des poètes,  
T'ont accueillie, ô chère enfant,  
Sur le seuil qu'un Ange défend  
À nos tendresses inquiètes,  
Sur le seuil des célestes fêtes...

\*

\* \*

Lamartine et Victor Hugo  
Étaient-ils là près de leur fille,  
Ayant refait cette famille  
Que le sort aux coups inégaux  
Avait détruite sur la terre?  
Était-il là, le juge austère,  
Du Périer, qui pleura des pleurs  
Qu'un poète rendit illustres?  
Accoudés à de bleus balustres,  
Où montaient les plus belles fleurs,  
Te voyaient-ils, ô fleur toi-même,  
Monter comme un vivant poème,  
Te voyaient-ils monter vers eux,  
— Mistral était-il parmi eux? —  
Tous les magnifiques aïeux  
Dont nous disons les grandes stances  
Qui mettent sur nos existences  
Tous ces reflets mystérieux  
Qui leur sont parvenus sans doute  
De ce monde où dans la clarté  
Tu poursuis maintenant ta route,  
Fière et joyeuse, à leur côté?...

## VII

Elle me dit: — Enfin tu prends au sérieux  
Mon silence, et voici que je compte à tes yeux!...  
Toi qui toujours, parmi tes papiers et tes livres,

Me regardais à peine avec tes regards ivres  
D'on ne savait quel rêve au lointain poursuivi,  
Toi que toujours ton dur souci m'avait ravi,  
Je t'ai donc maintenant un peu pour moi... Tu songes  
A moi, vraiment! enfin! et bien loin des mensonges  
De ta littérature où tout renom est vain,  
Voici qu'auprès de moi je te retrouve enfin  
Et je sens que ton âme est tout près de mon âme...  
J'aurais pu parmi vous devenir une femme,  
Et voici que je suis, père, pour te bénir  
Maintenant ton meilleur et plus sûr Avenir ».

## VIII

Je ne puis penser qu'à Elle...  
Vous me dites qu'il y a  
Sur l'azur cette hirondelle,  
Ce lis, ce magnolia,  
Tout ce pompeux héritage  
Que Dieu nous concilia,  
La mer, l'immense paysage  
De collines, de vallons,  
Et puis l'humain avantage  
De tout ce que nous valons,  
Désirons, faisons, voulons  
Le long des jours de la terre,  
Tout ce monde autoritaire  
Qui nous prend et qui nous veut,  
Et qui roule tous nos vœux  
Dans son tourbillon de flamme...  
Soit, soit... Mais auprès d'une âme  
Qu'est le monde en vérité?...  
Que m'importe tout l'Eté,  
Toute la dure Nature,  
Toute la Littérature,  
Auprès de ces beaux yeux-là,  
Que la tombe me voila?  
O petite créature,  
Tu n'es plus... voilà..., voilà  
L'évidence la plus sûre,  
La plus exacte blessure,  
La plus nette vérité  
Où mon esprit arrêté

Savoure l'inanité  
De toute chose mortelle...

Je ne puis penser qu'à Elle...

## IX

N'est-ce pas maintenant qu'elle est douce la nuit,  
O ma pauvre malade,  
Depuis l'heure où sur toi la mort s'ouvrit sans bruit  
Comme une belle rade?...

Car voici que ton lit n'est plus ce chevalet  
D'angoisse et de torture,  
Où la fièvre toujours sur ton corps enroulait  
Sa brûlante vêtue.

Tu n'as donc plus besoin qu'on te donne à présent  
L'éther ou la morphine  
Pour soutenir l'effort du combat épuisant  
Où la douleur raffine.

Maintenant tu ne comptes plus, au fil du temps,  
L'heure pire ou meilleure...  
Tous les instants pour toi sont les mêmes instants...  
L'heure vaut toujours l'heure...

Car voici que, couché sur le cœur maternel  
De la terre paisible,  
Tu goûtes à la fin le repos éternel  
D'être un corps insensible.

Les jours peuvent passer, les nuits suivre les jours...  
Mais à toi, que t'importe?  
Le grand frisson d'avril éveille les labours,  
Mais non pas la chair morte.

La chair où ton esprit a souffert trop longtemps  
Retourne à la poussière,  
Tandis que ton esprit dans les airs palpitants  
Monte vers la lumière.

Ah! Comment regretter que ton corps ait quitté

La vie et son martyre,  
Même si c'est demain le magnifique Eté  
Qui s'éploie et s'étire?

Il n'était plus d'Eté pour tes yeux épuisés,  
Plus de routes sonores,  
Plus de vastes jardins pour tes membres usés,  
Plus de cieux, plus d'aurores...

Je suis là ce matin devant ton blanc tombeau,  
Et je te dis ces choses,  
Tandis que dans l'azur de ce printemps nouveau  
Glissent des vapeurs roses,

Tandis que la fontaine égoutte son doux bruit,  
Tandis qu'une jacinthe  
Agite ses grelots humides de la nuit  
Dans la petite enceinte...

Je te dis tous ces mots, qui ne sont que des mots,  
Hélas! et je frissonne,  
Ayant peur que soudain, à travers les rameaux  
Où je ne vois personne,

Un souffle me parvienne, une voix qui dirait  
Parmi le grand silence:  
— Le repos éternel c'est l'éternel regret...  
J'aimais mieux ma souffrance...

## X

Il me semble que j'attends  
Toujours quelque chose  
Ou bien quelqu'un... et pourtant  
Je ne puis, je n'ose  
Dire ce que, frémissant,  
J'attends à toute heure,  
Et faute de quoi je sens  
Vide la demeure...

Elle n'était pas toujours  
Ici, l'enfant sage,  
Elle était à certains jours

Absente, en voyage,  
Elle était tout aussi bien  
Souvent au lycée;  
Elle allait et venait; rien  
Ne l'avait forcée  
A rester là sans bouger,  
Toujours, à toute heure,  
Sans porter son pas léger  
Hors de la demeure...  
Il se pourrait qu'elle fût  
Comme alors sortie...

Non, pauvre cœur à l'affût,  
Elle est bien partie...  
Partir, c'est plus que sortir,  
Tu le sais, pauvre âme,  
Et ce départ, ô martyr,  
Voilà le grand drame...

Si pourtant elle sonnait?...  
— Crois-tu qu'elle sonne?...  
Tu sais bien ce qu'il en est  
N'attends plus personne...

## XI

J'avais cette enfant et je ne l'ai plus...  
Je ne puis que dire  
Ces mots absolus,  
Les dire et redire,  
Prenant un plaisir dans ma peine même,  
Ma peine que j'aime...

Car c'est maintenant ma seule façon  
D'être encor près d'elle,  
La seule chanson  
Fervente et fidèle  
Qui me reste d'elle et la seule chose  
Qui la recompose...

Tant que je la pleure et qu'on veut encor  
Ecouter mes larmes  
Et que de sa mort on subit les charmes,

Elle n'est pas morte encor, elle existe  
Au cœur d'un cœur triste...

Mais si je l'oublie, elle va mourir  
De façon totale...  
Puis-je donc guérir?  
Ma peine est fatale...  
Mon chagrin m'est cher puisqu'il la prolonge  
Au fond de mon songe.

Cependant un jour, lorsque moi aussi,  
Laisant sur la cime  
Tout l'humain souci,  
Plongé dans l'abîme,  
Je m'enfoncerai dans l'ombre éternelle,  
Que deviendra-t-elle?

Ah! si je pouvais du moins par ces vers  
Recréer son être,  
Et sous les cieux clairs  
La faire renaître  
Et dresser parmi le cher paysage  
Sa durable image

Quand j'ai souhaité la gloire autrefois  
C'était chose vaine  
Maintenant je vois  
Sa valeur certaine  
C'est de réveiller — cela seul importe —  
Ma petite morte.

## XII

Ceux que l'on vit emporter, froids et nus,  
Pour les livrer à l'impassible terre,  
Ceux qu'on laissa dans l'ombre solitaire,  
Ceux qui sont morts ne sont pas revenus  
Nous apporter le secret du mystère.

C'est vainement qu'ils nous avaient promis  
De revenir un soir nous apparaître  
Dans l'au-delà que nul ne peut connaître,

Sont-ils détruits ou sont-ils endormis?  
Attendent-ils le moment de renaître?

Où viennent-ils flotter autour de nous,  
Mais sans pouvoir révéler leur présence?  
Ne sont-ils plus qu'un souffle, qu'une essence?  
Sanglotent-ils parfois à nos genoux,  
Quand nous parlons de l'éternelle absence?

Voient-ils nos maux, nos luttes, nos périls,  
Sans pouvoir dire un mot qui nous console?  
Ont-ils l'amour, sans avoir la parole?  
Attendent-ils ces éternels Avrils  
Où chaque fleur rouvrira sa corolle?

Qui répondra?... Le long des noirs rameaux,  
Indifférent, le vent du soir s'écoule,  
Le jour s'éteint, l'eau fuit, le monde roule;  
Les biens s'en vont, comme s'en vont les maux;  
Depuis une heure il est mort une foule;

Et nous, hélas! nous, pour un jour vivants,  
Nous que chaque heure entraîne à notre perte,  
Ces soirs d'automne, où la terre est inerte,  
Nous écoutons, pareils au bruit des vents,  
Les pas des morts dans la maison déserte.

### XIII

Le monde était un torrent de couleurs,  
De parfums, de chansons, de poésie,  
Lorsque mon cœur selon sa fantaisie  
Le traversait ignorant des douleurs;

Et dans ce monde où tout chante et scintille,  
Dans ce triomphe éblouissant et sûr,  
Je distinguais à peine sous l'azur  
Tes yeux et ta chanson, petite fille;

Mais maintenant tu m'as bien obligé  
A remarquer à jamais ta présence,  
Car ta présence est faite de l'absence  
Où tout ton corps est à jamais figé.

Qu'est la splendeur dont la terre ruisselle?  
Que sont les bruits d'un monde sans raison?  
Qu'est ce concert où manque une chanson?  
Qu'est ce foyer où manque une étincelle?

Le tourbillon des êtres animés  
Peut dérouler sa vaine violence;  
Ma chanson maintenant, c'est ton silence,  
Et ma clarté, ce sont tes yeux fermés.

#### XIV

La chambre de l'enfant qui ne reviendra plus  
Au-delà du regard a des murs absolus.  
Vous pouvez bien changer cette tapisserie,  
Et, pour avoir pitié de notre âme meurtrie  
Par trop de souvenirs que nul temps ne pâlit,  
Arracher ces rideaux et déplacer ce lit,  
Plus loin que le décor où notre angoisse pleure,  
Cette chambre est déjà dans une autre demeure.  
Ce n'est plus une enfant qui l'habite et qui l'a,  
C'est une âme vraiment, comprenez-vous cela?  
Ce qui l'emplit, voyez, c'est une immense absence...  
Quand le corps a laissé fuir la subtile essence  
Qui l'animait un jour pour nos regards humains,  
Quand la forme visible échappe de nos mains,  
Alors la créature essentielle et libre,  
Qui flotte près de nous dans cet air où tout vibre,  
Est là, bien plus vivante encor que tout vivant.  
Elle nous voit, nous juge, et quand, pâles, rêvant  
A ce que l'univers recèle de mystère,  
Nous cherchons le secret des choses de la terre,  
Elle sourit un peu, se penche, et, près de nous,  
Tandis que nous tombons, pour prier, à genoux,  
Sans avoir nul besoin de nos paroles rudes,  
Elle met en nos cœurs de telles certitudes  
Que la réalité devant elles n'est rien;  
Et voilà tout ce qui, subtil, aérien,  
Entre ces quatre murs d'une chambre enfantine,  
Plus que tout souvenir trop humain qui s'obstine,  
Affirme, entre ces murs devenus absolus,  
Le retour de l'enfant qui ne reviendra plus...

## XV

— Tu peux changer de maison,  
Je te suivrai, me dit-elle...  
Si tu crains que ta raison  
De créature mortelle  
Ne puisse pas résister  
Aux présences de l'absence,  
Si tu me revois hanter  
La chambre de mon enfance,  
Tu peux t'en aller bien loin,  
Dans un décor moins morose,  
Tu peux prendre tout le soin  
De transformer toute chose,  
Où que tu portes encor  
Ta pauvre triste existence,  
Dans n'importe quel décor,  
Cela n'a pas d'importance,  
Sous un toit ou l'autre toit,  
Je serai là, près de toi...

## XVI

Si j'envoyais ma lettre à la claire maison,  
Qui fut pendant dix mois ta seule et triste adresse,  
Si je la confiais à l'immense Tendresse,  
Qui plane par-dessus notre pauvre horizon,

N'y aurait-il donc pas un facteur du mystère,  
Un ange au képi bleu, à la boîte d'azur,  
Qui prendrait mon message et du vol le plus sûr  
Viendrait te l'apporter au-delà de la terre?

Et quelque jour aussi ne trouverais-je pas,  
Au milieu du courrier dispersé sur ma table,  
La lettre familière, exacte et formidable,  
Que tu m'aurais écrite en réponse... là-bas?...

Mais, mon enfant, voilà que tu souris peut-être  
De me voir tout à coup bien plus enfant que toi;

Nous n'avons plus besoin, vois-tu, ni toi ni moi  
D'encre ou de timbre encor ou de papier à lettre;

Nous n'avons plus besoin d'attendre le courrier,  
Nous n'avons plus besoin de facteur à casquette,  
Puisque, lorsque tu veux, à la moindre requête,  
Tu m'écris désormais, enfant, sans encrier,

Puisque sous ta dictée, aujourd'hui, et, j'espère,  
Tous ces jours qui viendront jusqu'au bout de ma nuit,  
Je n'ai qu'à copier ce que dicte à son père  
Une enfant qui soudain le protège et l'instruit...

## XVII

Elle dit: — Ecoute...  
Laisse-là ton doute

Deux mille ans de Foi  
Témoignent pour moi,

Le Christ, ses Apôtres,  
Tant d'autres, tant d'autres,

Les clercs, les docteurs,  
Les prédicateurs,

Les saints, leurs martyres,  
Leurs divins délires,

Les suppliciés,  
Les extasiés,

Les vierges, les veuves  
Parmi leurs épreuves,

Les Pères, les Sœurs  
Et les confesseurs,

Les cornettes blanches,  
Les chants des Dimanches,

Les artistes, les  
Poètes ailés,

Les pèlerinages,  
Mille témoignages

Affirment ceci  
Qui fait ton souci:

Au cœur du corps triste  
L'âme vit, existe,

Et s'envole, quand  
Le corps suffocant

Défaille et la laisse,  
Loin de sa faiblesse,

S'enfuir vers l'Amour.  
Qui t'attend un jour...

Dans ton ombre noire  
Sache mon histoire...

Vingt siècles de Foi  
L'ont dite avant moi...

## XVIII

— Moi que tu vis, dit-elle encor, cesser de vivre,  
Tandis que les oiseaux chantaient, que les genêts  
Embaumaient la colline ou la vie était ivre,  
Tu t'es imaginé que je t'appartenais  
Pour m'avoir mise au cœur de ta pauvre famille,  
Et pour m'avoir donné ce nom trop doux: Ma fille,

Et pour m'avoir aussi donné ce triste corps  
Soumis comme le tien au pouvoir de la mort...  
Je n'étais pas à toi, j'étais à Dieu lui-même,  
Il m'a repris, et toi, quand tu fais un poème,  
Tu mets un point final aux vers que tu écris...  
Et ce droit n'est-il pas celui de Jésus-Christ?...

## XIX

— Quand tu t'en vas, dit-elle encor, parmi le monde,  
Ta tristesse parfois est subtile et profonde,  
Lorsque bien loin de ceux que tu laissas un soir  
Tu poursuis ton voyage où le veut ton devoir.  
Tu revois la maison, la chambre, les fenêtres  
Où se penchaient au loin vers ton départ des êtres  
Sans lesquels ton retour ne serait plus qu'un deuil...  
Mais moi, je ne suis plus de ceux-là; j'ai l'orgueil,  
Maintenant que pour moi tout a changé de face,  
Maintenant que mon âme a vaincu votre espace,  
De pouvoir t'escorter partout où tu t'en vas.  
Je ne suis plus de ceux qui sont restés là-bas...  
Les autres sont absents, mais moi, je t'accompagne...  
Que tu rêves au cœur d'une belle campagne,  
Que tu sois sur la mer, ne voyant que le ciel,  
Ou que tu sois le soir, dans ta chambre d'hôtel,  
Où tu pleures, pensant que je ne suis plus même  
Semblable à ceux au loin que ton triste cœur aime,  
Je suis là près de toi, présente, et je te vois,  
Et ta voix bien souvent n'est autre que ma voix,  
Et parfois ta pensée est simplement la mienne...  
Quand je te dis des mots d'espérance chrétienne,  
C'est que je sais comment les choses sont ici  
Où je suis et que, toi, tu les verras aussi,  
Si tu suis les conseils que mon amour te donne,  
Père, si tu veux bien que ton enfant t'ordonne  
Ce qu'il te faudra faire afin de parvenir  
A la sécurité du plus bel avenir,  
Si tu sais écouter mon immense silence  
Et si lorsque ton âme à sa tâche s'élançe,  
Tu la vois s'ordonner au cœur de l'Univers,  
Ainsi que maintenant je te dicte ces vers...

## XX

Ces vers, ce n'est pas moi qui les ai faits  
Je n'avais pas le courage d'écrire,  
Comment aurais-je pu dans ce martyre  
Méditer sur la Cause et les effets,

Assembler des paroles et des rimes,  
Trouver les mots qu'il fallait, les placer  
Là où leurs chants devaient s'entrelacer,  
Et puis sur eux passer de froides limes?...

Comment aurais-je pu garder le sens  
De faire encor avec cette détresse  
Des vers où flotterait une caresse  
De sons noués en groupes frémissants?

Comment aurais-je pu vouloir la chose  
Affreuse que serait de faire encor  
De l'Art avec des pleurs et de la mort  
Et d'y chercher la sombre apothéose?

Mais non, je n'ai pas pu rester muet...  
Non, non — je n'ai pas pu ne pas écrire,  
Ecrire sans savoir, dans un délire,  
Pour obéir à son subtil souhait.

Moi qui pendant sa trop courte existence  
N'avais jamais pour elle rien écrit,  
Ni pleurs, ni chant, ni berceuse, ni cri,  
Pas un sonnet, non, non, pas une stance...

Moi qui pendant dix mois, près de ce lit  
Où souriait l'enfant sans espérance,  
N'ai pu trouver pour bercer sa souffrance  
Le moindre chant dans mon esprit pâli,

Dès que je l'ai confiée à la terre,  
Dès que du corps de l'inutile enfant,  
L'Esprit s'est dégagé, puis, triomphant,  
S'est enfoncé dans le cœur du mystère,

J'ai malgré moi sous sa dictée écrit  
Ces vers où passe une lueur obscure  
D'un autre monde, où trouve sa figure  
L'Esprit qui meut désormais mon esprit...

## XXI

Silencieusement le vaisseau démarrait...  
Il glissait, il fuyait hors de la noire passe...  
Devant son éperon l'eau glauque s'entr'ouvrait,  
Et dans ses mâts, vibrant ainsi qu'une forêt,  
Le vent âpre apportait le parfum de l'espace...

Bien souvent il avait redouté ce départ;  
Car on disait qu'au loin hurlaient les vents sauvages,  
Et qu'en vain l'on avait cherché de toute part  
La trace des vaisseaux sur l'océan épars...  
Nul n'était revenu vers l'amour des rivages...

Que de fois en ses flancs ternis et pluvieux  
La terreur des adieux avait mis son angoisse,  
Mais, toujours différé, l'ordre mystérieux  
Était enfin venu de cingler vers les cieux...  
L'eau frémissait ainsi qu'une étoffe qu'on froisse.

Malgré lui le navire était sorti du port...  
Quel sombre capitaine avait saisi la barre?...  
Nul homme sur le pont ne se montrait encor,  
Et, furieuse au loin, sous le souffle du Nord,  
On entendait gémir la grande mer barbare...

Le port déjà sombrait dans l'éternel oubli...  
Par moment le regret de l'eau paisible et brève  
Enveloppait la coque en son tiède repli...  
Mais d'instant en instant il fuyait, affaibli,  
Aujourd'hui souvenir et demain moins qu'un rêve...

Le navire était seul dans l'épouvantement...  
Mais comme si quelqu'un savait l'ordre de route,  
Il allait d'un si vif et si sûr mouvement  
Qu'on sentait qu'il avait trouvé son élément...  
Sur ses robustes flancs mourait le flux du doute...

Et tout se transformait peu à peu devant lui...  
La brume moins épaisse avait l'air d'une écharpe...  
La nuit s'éclaircissait et semblait sans ennui  
Heureuse simplement de n'être plus la nuit...  
Le vent avait des sons de viole et de harpe...

Le vaisseau bondissait comme un cheval sans frein...  
Quelle aube illuminait la crête des écumes?...  
Quels parfums arrivaient mêlés à l'air marin?...  
Quel nouveau continent vivait, vierge et serein?  
Quels magiques oiseaux laissaient neiger leurs plumes?

Le vaisseau se ruait, fiévreux de l'au-delà...  
Le vent faisait frémir ses mâts chargés de toiles,  
Et soudain de la coque aux vergues il trembla,  
Ebloui de sentir, tout ruisselant d'éclat,  
Un soleil imprévu frapper ses hautes voiles!...

Et tandis que s'ouvrait le mystère ingénu  
Il comprit, voyant fuir les dernières ténèbres,  
Le noir secret encor des autres inconnus,  
Et pourquoi vers le port nul n'était revenu  
Des vaisseaux qui fuyaient sur les vagues funèbres...

## XXII

O passants fugitifs de ma vie éphémère,  
O toi qui fus mon père et toi qui fus ma mère,  
Et toi qui fus ma fille, — oh pour si peu d'instants! —  
Lorsque seront tombés ces jours et ces secondes,  
Nous retrouverons-nous jamais parmi les mondes,  
Sur quels chemins encor de l'Espace et du Temps,  
Par-delà tout ce qui nous semble disparaître,  
Un jour, dans quel abîme obscur ou rayonnant,  
Nous retrouverons-nous quand j'aurai cessé d'être  
Cet Emile Ripert que je suis maintenant?

FIN

© CIEL d'Oc – Desèmbre 2013